

Hypertexte & hypermodernité

Luc Dall'Armellina

*Enseignant en hypermédias à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Valence
Chercheur associé au laboratoire Paragraphe de l'Université Paris8 [E349]
Chargé du cours « Arts et technologies contemporaines » à l'UTC de Compiègne*

RÉSUMÉ. Ce texte s'attache à montrer les liens qui unissent quelques pratiques contemporaines de lectures de textes et d'images à travers le dénominateur commun du préfixe « hyper ». Celui-ci évoque des dimensions d'amplification mais aussi de création d'espaces et de mondes. Il signale l'accélération de la rationalisation moderne faisant émerger/émergeant d'un espace devenu tout à la fois culturel, technique et cognitif. Deux exemples servent cette brève proposition pour une anthropotechnique de l'hypertextualité.

ABSTRACT. This text addresses how the prefix “hyper” forms the common ground on which a field of contemporary practices made of text and images readings are united and linked together. It refers to amplified dimensions but also to world and spaces creation. It reveals modern rationalization stepping up from where has grown a complex cultural, technical as such as cognitive space. We will examine two models as a founding material for an Anthropotechnic of hypertextuality.

MOTS-CLÉS : hypertexte, hypermodernité, anthropologie des techniques, processus sémiocognitifs

KEYWORDS: hypertext, hypermodernity, anthropo-technics, semio-cognitive process

Hypertexte & Hypermodernité : deux termes a-priori éloignés, l'un issu de la cybernétique et des sciences de l'information et de la communication, l'autre, situé entre philosophie et anthropologie viennent signaler la poursuite amplifiée du projet de la modernité après sa crise profonde, la post-modernité. Ces univers de référence théoriques ne fonctionnent cependant guère seuls sans s'épuiser dans l'impasse qui guette chaque discipline, l'anthropologue Franz Boas signalait déjà en 1932 la forte interdépendance des phénomènes culturels modernes¹.

Le préfixe "hyper", commun aux deux termes (hypertexte & hypermodernité) est à première vue à saisir dans sa radicalité d'amplificateur, mais il faudrait questionner plus précisément son rapport de différences avec les "post", "sur" et "méta" qui accompagnent parfois ces notions. Ce serait là un projet d'article en soi, et nous ne ferons ici qu'exposer quelques pistes. Nous essaierons de montrer par l'exemple que l'hypertexte abrite, outre une technologie informatique, un concept de nature à servir de paradigme pour appréhender la complexité cognitive et culturelle des mondes contemporains hautement connectés. Lire ces multiples dimensions c'est adopter un point de vue épistémologique mais aussi et plus simplement créer les conditions du regard attentif dont nous avons tous besoin, spécialistes et amateurs, auteurs et lecteurs. Lire et interpréter enfin les multiples dimensions des couplages arts, sciences et techniques, c'est tenter d'agir avec conscience dans l'hyper présent créé par l'accélération des vitesses d'échanges des processus informationnels et communicationnels au centre duquel se trouve pris celui qu'on peut aujourd'hui qualifier d'hyper-lecteur. Celui-ci dispose/compose maintenant son environnement doté d'artefacts de synthèses cognitives qui étendent/amplifient ses horizons de connaissances.

1. Hypertexte

Le terme d'hypertexte peut maintenant passer pour ancien, si ce n'est pour désuet depuis sa naissance en 1965 chez Théodor Holmes Nelson qui rappelle dans sa conférence au congrès de l'ACM² que les liens bi-directionnels, les fragments ré-

¹ Boas Franz « The Aims of Anthropological Research » in *Race, Language and Culture*, New York, Macmillan Company, 1948. Nous nous appuyons ici sur un extrait de : Franz Boas, « Culture », *Socio-Anthropologie*, N°8, Cultures-Esthétiques, 2000, [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003. URL : <http://socioanthropologie.revues.org/document117.html> Consulté le 21 mars 2009.

² Nelson Theodor Holmes, *Xanalogical Structure, Needed Now More than Ever...* Communication au Congrès de l'ACM. (Association of Computer Machinery) 23/05/00 où l'auteur expose les dix sept règles de sa conception de l'hypertexte.

utilisables par copie virtuelle, – ce qu'il nomme *transclusion* - la gestion intégrée des droits d'auteurs³, n'ont pas trouvé leur place dans le World Wide Web actuel.

Depuis, les technologies du web se sont succédées à un rythme élevé, jusqu'à faire oublier la nouveauté que représentait sa plus simple expression – la navigation par le lien - lors des débuts, entre 1991 et 1992. Les technologies web 2.0 actuelles sont pour la plupart un savant mélange d'anciennes. Elles ont bien sûr enrichi les champs d'action linguistiques (recherche, indexation, folksonomie) et interactives du web (personnalisations, liens dynamiques, flux rss) mais reposent toujours sur les mêmes bases conceptuelles. Jean Clément décrit l'hypertexte comme un « ensemble constitué de documents non hiérarchisés reliés entre eux par des liens que le lecteur peut activer et qui permettent un accès rapide à chacun des éléments constitutifs de l'ensemble »⁴. Il propose aussi ailleurs et d'une façon plus littéraire, que l'hypertexte met en scène « une figure de l'ellipse qui thématise la solution de (la) continuité »⁵. C'est en effet un changement de paradigme qu'accompagne et propose cette façon de concevoir la circulation entre des documents, car si avec l'hypertexte nous perdons à la fois la linéarité discursive du livre et sa tabularité⁶ ou organisation hiérarchisée ; sans doute gagnons-nous une fluidité nouvelle, dégagée de toute circonscription ou limite ayant partie liée à la finitude de l'ouvrage : la possibilité de circuler entre des propositions fragmentaires selon la logique associative des liens qui font de la notion (mot-clé ou embrayeur), le pivot d'infinies circulations. L'histoire de la littérature, philosophique notamment, est très riche d'exemples⁷ à ce titre, et ce bien avant l'apparition de l'hypertexte. Cette proximité lien-concept est digne d'intérêt, elle indique peut-être, nous le verrons à travers nos exemples plus loin, la nouvelle

³ Projet Xanadu : http://fr.wikipedia.org/wiki/Projet_Xanadu ou dans sa version récente, Theodor Holm Nelson and Robert Adamson Smith, Back to the future: Hypertext the Way It Used To Be, Project Xanadu <http://xanadu.com/XanaduSpace/btf.htm>

⁴ Clément Jean, L'hypertexte de fiction, naissance d'un nouveau genre ? communication au colloque de l'ALLC, La Sorbonne, avril 1994, ou <http://hypermedia.univ-paris8.fr/jean/articles/allc.htm>

⁵ Clément Jean, Hypertexte et fiction : la question du lien, in Interdisciplines (2006-02-23). nt2 hypermédia ou <http://www.auradigital.net/web/Escriptures-hipertextuals/Documents/hypertexte-et-fiction-la-question-du-lien-jean-clement.html>

⁶ Vandendorpe Christian, in J. Bénard et J.J. Hamm, Le livre. De Gutenberg à la carte à puce. New York, Ottawa, Toronto: Legas, 1996, p. 149-155.

⁷ L'article de Jean Clément « Hypertexte et fiction : la question du lien » cité plus haut en dénombre quelques-uns, on pourrait y ajouter nombre des livres de Friedrich Nietzsche dont « Le gai savoir » et « Humain trop humain », aussi les « Miettes philosophiques » de Kierkegaard, ou plus près de nous les fragments des « Aveux et Anathèmes » de Cioran, etc.

puissance notionnelle conférée aux mots-clés ou tags à l'oeuvre dans les navigations web contemporaines.

2. Hypermodernité

L'hypermodernité⁸ serait selon Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles caractérisée par un certain nombre de marqueurs sociétaux et peut-être centralement par une accélération du temps, une intensification du présent au détriment des autres temporalités. Ce basculement du temps est également noté par Krystof Pomian qui propose pour sa part de "[...] se représenter l'hypermodernité comme une métamodernité sous tendue par une chronoréflexivité."⁹ L'hypermodernité serait le produit de l'idéologisation et la généralisation du règne de l'urgence, renvoyant ici à Nicole Aubert¹⁰, signalant qu'« aucune catégorie d'âge ne semble échapper à cette fuite en avant, les retraités et les enfants ayant eux-mêmes maintenant un emploi du temps surchargé."¹¹ Ainsi, l'hypermodernité serait moins structurée par un présent absolu que par un présent paradoxal : un présent qui ne cesse de "redécouvrir" et de rejouer le passé. Les phénomènes de modes rétro ou « revival » (mode vestimentaire, musicale, design automobile, etc.) seraient-ils les signes de ce paradoxe contemporain ? Relire le passé, en rejouer des séquences choisies et les amplifier à travers les filtres techno-culturels contemporains : pour Gilles Lipovetsky c'est bien plus une "détresse existentielle que le plaisir associé aux changements, le désir d'intensifier et de réintensifier sans cesse le cours de la vie quotidienne qui nourrit l'escalade consumériste." Car il faut dit-il "... penser l'hyperconsommation comme une cure de jouvence émotionnelle indéfiniment recommencée."¹² C'est que l'individu hypermoderne souhaite vivre en "Phénix émotionnel".

Deux tendances cohabitent en hypermodernité. « L'une accélérant les vitesses tend à la désincarnation des plaisirs ; l'autre, au contraire, porte à l'esthétisation des jouissances, au bonheur des sens, à la quête de la qualité du moment. D'un côté, un

⁸ Lipovetsky Gilles, Charles Sébastien, Les temps hypermodernes, LGF/Livre de Poche, Biblio essais, Paris 2006

⁹ ibid. p.75, cité par les auteurs

¹⁰ Aubert Nicole, Le culte de l'urgence, la société malade du temps, Editions Flammarion, Paris, 2003

¹¹ ibid. p. 76

¹² ibid. p. 77

temps compressé, "efficace", abstrait ; de l'autre un temps de centration sur le qualitatif, les voluptés corporelles, la sensualité de l'instant."¹³

Ainsi, selon le philosophe, ce qui doit nous alerter - dans ce contexte de chaos paradoxal ou « désordre organisateur » des temps présents – c'est la fragilisation des personnalités. La culture hypermoderne est caractérisée par l'affaiblissement du pouvoir des institutions collectives (famille, religion, partis, cultures de masse). Cette vulnérabilité nouvelle est perceptible à travers des pathologies contemporaines liées à la dépréciation de soi telles l'anxiété et la dépression. Celles-ci disent moins les pressions du culte de la performance généralisée que les failles grandissantes des instances sociales régulatrices. A la montée en puissance des capacités techniques et cognitives des individus entraînant une gestion de plus en plus et de mieux en mieux instrumentée de l'espace-temps, correspond un affaiblissement des forces intérieures de l'individu.

L'hypermodernité de Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles procède d'une lecture psychosociologique, elle dépeint un individu hédoniste tourné vers lui-même en même temps qu'aux prises avec un monde globalisé dont l'hyperindustrialisation a rompu bon nombre d'équilibres écologiques. Ces thématiques sont aujourd'hui reprises d'une autre façon par Bernard Stiegler, on peut par exemple en suivre l'actualité et l'ancrage contemporain dans son séminaire *Ars Industrialis*, dont le manifeste¹⁴ donne le ton.

Ce qui définit l'hypermodernité « ce n'est pas exclusivement l'autocritique des savoirs et des institutions modernes¹⁵ mais aussi la mémoire revisitée, la remobilisation des croyances traditionnelles, l'hybridation individualiste du passé et du moderne. Non plus seulement la déconstruction des traditions mais leur réemploi sans imposition institutionnelle, leur réaménagement perpétuel en accord avec le principe de souveraineté individuelle. Si l'hypermodernité est métamodernité, elle se présente également sous les traits d'une métatraditionnalité, d'une métareligiosité sans frontières."¹⁶

Ces disparitions apparentes des frontières, liées à la globalisation massive des échanges et à leur hyperindividualisation décrivent d'assez près nous semble-t-il la situation contextuelle du lecteur contemporain, sa « serre » ou sa dimension de « couveuse » pour reprendre les termes de Peter Sloterdijk¹⁷. Connecté au web, il

¹³ *ibid.* p. 79

¹⁴ <http://www.arsindustrialis.org/le-manifeste>

¹⁵ Critique et même « minage » que Michel Foucault appelait de ses vœux

¹⁶ *op. cit.* Lipovetsky Gilles, Charles Sébastien, *Les temps hypermodernes*, p. 96

¹⁷ Sloterdijk Peter, *La domestication de l'être (Die Domestikation des Seins - Für eine Verdeutlichung der Lichtung)*, Ed. Mille et une nuits, Paris, 2000, p. 38 et 60

peut lire mais aussi éditer dans le même mouvement : consommer et produire procède du même geste dans le blogging par exemple, où la lecture se transforme rapidement en écriture (de statuts, commentaires, liens, résumés, articles, etc.).

3. L'hyper, préfixe ou concept ?

L'hypertexte, imaginé dans ses grandes lignes par Vannevar Bush en 1945 à partir du MEMEX - cette utopie de l'ordinateur moderne - et auquel Theodor Holmes Nelson, Vinton Cerf et Douglas Engelbart, Paul Baran et d'autres ont donné forme et vie quelques vingt-ans plus tard ; est aujourd'hui convoqué par des urbanistes tels François Ascher¹⁸ pour évoquer les dimensions hyperconnectées des flux de circulations (personnes, fluides, transports) des mégapoles contemporaines mais aussi pour relever les "n" dimensions des lieux de vie de l'individu contemporain. C'est là la marque de sa double valeur : à la fois amplification au sens de l'intensification, des puissances, mais également de l'effeuillement, de la multiplicité des territoires et de ses dimensions, bref, de la création de mondes.

Michel Serres lorsqu'il donne en historien des techniques, sa conférence prospective¹⁹ à l'INRIA (Institut National de Recherche en Informatique et Automatique), signale à la fois notre perte (trop apparente ?) de notre mémoire et le gain (souvent occulté) lié à cette perte même : nos nouvelles organisations et modalités de fabrication, de circulation et de diffusion des connaissances en réseau. Les réseaux sociaux (Viadeo, Horkut, Hi5, FaceBook, etc.) sont massivement hypertextuels, et leur principe structurel - une proxémique²⁰ de cercles d'amis - emprunte beaucoup à l'une des six composantes de l'hypertexte²¹ selon Pierre Lévy : le principe de topologie ou développement rhizomatique de proche en proche. Mais les réseaux sociaux nous montrent aussi comment leur processus tout de virtualisation effectuée une déterritorialisation : « Lorsqu'une personne, une collectivité, un acte, une information se virtualisent, ils se mettent "hors-là", ils se déterritorialisent. Une sorte de débrayage les détache de l'espace physique ou

¹⁸ Ascher François, Le mouvement dans les sociétés hypermodernes. Conférence du 04-01)06 à l'UTLS - <http://cerimes.cines.fr/3517/load/documents/utls/download/pdf/040106.pdf>

¹⁹ Serres Michel, Les nouvelles technologies : révolution culturelle et cognitive. Conférence INRIA, 11 décembre 2007 - <http://www.inria.fr/40ans/forum/pdf/conf-serres.pdf>

²⁰ Hall, Edward-T, La dimension cachée, Seuil, Points Essais, 1978, 254 p.

²¹ Lévy Pierre, Les technologies de l'intelligence, Points Seuil, La découverte 1993/1990, p 30/31 1) principe de métamorphose, 2) principe d'hétérogénéité, 3) principe de multiplicité et d'emboîtement des échelles, 4) principe d'extériorité, 5) principe de topologie, 6) mobilité des centres

géographique ordinaire et de la temporalité de la montre et du calendrier. Encore une fois, ils ne sont pas totalement indépendants de l'espace-temps de référence, puisqu'ils doivent toujours se greffer sur des supports physiques et s'actualiser ici ou ailleurs, maintenant ou plus tard. Et cependant la virtualisation leur a fait prendre la tangente. Ils ne recourent pas l'espace-temps classique que ça et là, en échappant à ses poncifs "réalistes" : ubiquité, simultanéité, distribution éclatée ou massivement parallèle. »²²

Cette déterritorialisation crée pour l'individu hyper moderne une réalité stratifiée, en lieux différenciés, au besoin par l'incarnation de différents avatars ou identités. Le corps cependant n'est pas étranger à ces transformations radicales des représentations, le philosophe évoque dans un autre texte la question d'un hypercorps : « De même que nous partageons depuis belle lurette une dose d'intelligence et de vision du monde avec ceux qui parlent la même langue, nous nous associons aujourd'hui virtuellement en un corps jointif avec ceux qui participent aux mêmes réseaux techniques et médicaux. Chaque corps individuel devient partie prenante d'un immense hypercorps hybride et mondialisé. Faisant écho à l'hypercortex qui pousse aujourd'hui ses axones par les réseaux numériques de la planète, l'hypercorps de l'humanité étend ses tissus chimériques entre les épidermes, entre les espèces, par delà les frontières et les océans, d'une rive à l'autre du fleuve de la vie. »²³

Si en 1999, ces mots du philosophe ont pu irriter, il aura fallu attendre dix ans pour voir des formes socio-techniques donnant crédit à ces propositions. L'anthropologue Michael Wesch (Kansas State University) avec - entre autres - la très populaire vidéo Web2.0 « The web is us »²⁴ a récemment montré à sa manière pédagogique et ludique comment et pourquoi les réseaux contemporains sont bien plus que des lieux d'échanges communicationnels et comment ils posent la question d'une renégociation des modalités du vivre ensemble (droit, commerce, savoir, pédagogie, famille, individu).

Un aspect de l'hypertexte enfin, lié cette fois à sa topologie et aux modes relationnels qu'elle autorise, crée les conditions démocratiques d'une délibération collective. Cette thèse est soutenue par Pierre Lévy dans le prolongement de son concept de cybersociété : « L'augmentation de la transparence et la multiplication des contacts entraîne avec elle une nouvelle vitesse de la circulation des idées et des comportements. Concernant les effets sur la démocratie, cette transformation de la sphère publique me semble affecter positivement les quatre

²² Lévy Pierre, Qu'est-ce que le virtuel ?, Ed. La Découverte, Paris, 1995, p. 18

²³ Lévy Pierre, Sur les chemins du virtuel, cours de philosophie à l'Université Paris 8 : <http://hypermedia.univ-paris8.fr/pierre/virtuel/virt0.htm>

²⁴ Vidéo consultable : <http://www.youtube.com/watch?v=6gmP4nk0E0E>
Digital Ethnography (liens vérifiés le 9/06/09) : <http://mediatedcultures.net/ksudigg/>

domaines étroitement interdépendants que sont les capacités d'acquisition d'information, d'expression, d'association et de délibération des citoyens. [...] La cyberdémocratie va-t-elle s'arrêter là ? Je ne le crois pas, puisque la computation sociale que nous pouvons observer en 2009 n'est qu'un moment, un instantané découpé dans un mouvement de longue durée qui n'est certainement pas achevé. Le caractère de fond de la cyberculture peut être ramenée à trois tendances en résonance mutuelle : l'interconnexion, la création de communauté et l'intelligence collective. »²⁵

Les réseaux sociaux ont très vite dépassé leur rôle initial d'annuaire d'étudiants pour devenir un phénomène social mondial, ceci en quelques années seulement, leur usage montre combien ces espaces effeuillés, créent de nouvelles pratiques et appellent de nouveaux régimes de droit²⁶, c'est-à-dire des mondes dans lesquels s'élaborent de nouvelles modalités d'échanges et de relations inter-humaines et ce faisant, convoquent à nouveaux frais, le débat de l'éthique.

Alors que le droit issu de notre monde tangible est plutôt jusqu'ici vecteur de la tendance économique "copyright", le droit du net semble assez *naturellement* libre et copyleft²⁷. Alors que les modalités d'échanges et de circulation des idées sont plutôt restées hiérarchisées, contrôlées, économiques et arborescentes dans le monde tangible des objets, elles sont plutôt et depuis le début de l'Internet, horizontales, fluides, gratuites et coopératives dans le monde en réseaux des flux.

L'hypertexte nous semble s'être affirmé comme l'un des paradigmes les plus pertinents permettant de comprendre notre monde numérique contemporain pris dans le parachèvement de sa troisième modernité²⁸ appelée aussi hypermodernité. Ce concept – entre autres - permet de penser les enjeux cognitifs auxquels ce siècle nous confronte, il peut être appréhendé selon Jean Clément comme l'un des paradigmes de la complexité²⁹ en tant qu'il réalise les trois couches conceptuelles constituées par : l'information organisée en bases de données d'une part, par l'hypertexte conceptuel d'autre part, et enfin par l'interface utilisateur unifiant ces représentations au sein d'un dispositif cognitif.

²⁵ Lévy Pierre, La mutation inachevée de la sphère publique, CRC, MSRC, Université d'Ottawa, 2008 - source : http://www.ieml.org/IMG/pdf/La_nouvelle_sphere_publique.pdf

²⁶ op.cit. conférence de Michel Serres à l'INRIA

²⁷ Blondeau Olivier et Latrive Florent, Libres enfants du savoir numérique, anthologie du libre, Ed. de l'Eclat, 2000 - <http://www.freescape.eu.org/eclat/> (lien vérifié le 09/06/09)

²⁸ op. cit. Ascher François, Le mouvement dans les sociétés hypermodernes

²⁹ Clément Jean, L'hypertexte, une technologie intellectuelle à l'ère de la complexité in Brossaud C., Reber B., Humanités numériques 1., Nouvelles technologies cognitives et épistémologie, Hermès Lavoisier, 2007

4. Parcours d'hyper-lecteurs

4.1 Hyperimages

Le lecteur d'images, car nous considérons que le lecteur du web est un lecteur *transmédi*as, s'il rencontre le site web de Jean-François Rauzier³⁰, prix Archimboldo 2008 pour ses photographies, pourra faire une expérience d'hyper-lecture d'hyper-images. C'est ainsi que l'auteur nomme ces séries de panoramiques. Mais quelle logique le pousse à qualifier d'hyper ces photographies ? La singularité de ces images tient à plusieurs paramètres habituellement réservés aux dispositifs d'investigation scientifique tels les SIG (Systèmes d'Information Géographiques) ou encore aux jeux vidéos de simulation en trois dimensions³¹.

Ces photos se distinguent d'abord par leurs formats panoramiques : elles sont glissables par un scroll (défilement) latéral, un survol du pointeur des zones droites ou gauches décale l'image, révélant son hors champ. L'image est plus grande que le cadre de l'écran, elle contient un ailleurs qui demande du temps, telle l'image du cinéma, mais à la différence de celui-ci, n'est pas dépendante du temps médiatique du média film organisé par un réalisateur et n'est pas captive de celui-ci. Le temps est ici celui, suspendu aux actions du lecteur. Scroller demande et déroule du temps, aller ailleurs en suspend l'écoulement dans l'image, jusqu'à sa limite, car elle n'est ni infinie, ni bouclée (raccordée d'un bout à l'autre), mais simplement *étendue*.

Un clic sur l'image entraîne un zoom puissant gradué en paliers, qui contrairement à la plupart de situations similaires, n'altère pas la qualité de l'image photographique. Dans le panoramique de Paris par exemple, la vue de départ met au centre de l'image, très loin et en légère plongée, la maison de la radio.

Un zoom emmène le lecteur dans une vue de type « vol d'oiseau », jusqu'à distinguer les colonnes Morris qui parsèment le parvis. Un carré rouge apparaissant sur l'image indique une zone cliquable, qui activée fait apparaître un détail agrandi : ici on peut voir et lire une affiche.

Ailleurs on pourra goûter aux surprises que le photographe glisse dans ses images assemblées avec une telle science des éclairages qu'on ne met guère en doute la vision qui nous est offerte. Des voitures ça et là rendent la scène contemporaine, le traitement des façades, vieillies d'une poussière noire, accentue la crasse de la

³⁰ Rauzier Jean François, Hyperphoto, 2008, <http://www.hyper-photo.com/content.html>

³¹ ce que vient confirmer la lecture de l'interview de l'auteur sur : <http://www.galerie-photo.com/rauzier-cite-ideale.html> (liens vérifiés le 09/06/09)

ville. Sur le panoramique intitulé la *Cité Idéale* (figure 1), on souligne d'emblée la citation vers la scène fondatrice de la perspective selon le célèbre tableau (vers 1470) attribué à Piero della Francesca ou Francesco di Giorgio Martini.



figure 1 © Jean François Rauzier, Hyperphoto, 2008

Même lignes de construction, mêmes volumes. Mais du temps a passé entre ces deux âges, beaucoup, violemment, dans cette scène – ou doit-on dire ce monde car bien qu'en deux dimensions, c'est bien un monde complexe qui s'ouvre - des déchets jonchent le sol, une esthétique de bande dessinée post industrielle crée le malaise. Ce qui nous y est signifié, c'est implicitement l'échec de notre modernité à avoir pu gérer les ressources du monde autrement qu'en les exploitant au delà de toute mesure. Que peut-on retenir du choc mis en scène entre ces régimes de perspective ? Celle des Lumières offrait la promesse d'un monde résolument moderne, improbable pacte des sciences, des arts et philosophies ; celle contemporaine montre cette effectuation à travers nos hypermodernes machines de vision. On croit en ces images car on peut les expérimenter³², parce que les codes qu'elles utilisent sont maîtrisés, leur excès, de profondeur, de dimensions, de chaos, ce traitement hyper-réaliste leur confère une aura d'hyper-modernité. Nous avons mis en péril l'équilibre écologique du monde mais nous pouvons l'ausculter et le voir comme jamais auparavant. Bref, la modernité nous a permis de contrôler plus parfaitement un monde que nous n'avons pas trouvé les moyens de protéger de la modernité : paradoxale hypermodernité.

On retrouve ces questions et – en partie - ces codes dans les images de la dernière partie de l'exposition «Objectivités»³³ qui s'est tenue au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris en 2008 et qui offrait au visiteur un parcours de la fin des années soixante à nos jours autour des photographes dits de « l'école des Becher ». Dans les images de Klaus Mettig, de très grands formats panoramiques impeccablement tirés, montrent des banlieues de villes indiennes, dans l'une d'elles, on ne voit d'abord que ce qui nous paraît être un tube de PVC gris déposé sur un sol

³² Weissberg Jean-Louis, *Présences à distance, Déplacement virtuel et réseaux numériques* : Pourquoi nous ne croyons plus la télévision, Éd. L'Harmattan, Paris, 1999

jonché de déchets. Mais lorsqu'il approche de l'image, le spectateur découvre peu à peu un monde emboîté dans un autre, des têtes apparaissent ça et là au dessous du tube, c'est en fait un pipeline qui prend forme et traverse un village bidonville. Les déchets sont des toits faits de bric et de broc, des sacs colorés et des bâches plastiques battues par les vents.

Comment l'hyper image, si elle prend sa radicalité dans les médias numériques, n'a pour autant et plus nécessairement besoin d'eux ? Nous pouvons ici élaborer une hypothèse : l'hypermodernité des images ne serait plus seulement liée au contact du média photographique avec le dispositif numérique mais pourrait aujourd'hui procéder par une sorte de capillarité, d'absorption des propriétés du numérique en les jouant dans les codes propres du médium photographique, notamment ici par l'emploi du panoramique, par un emboîtement des échelles créant plusieurs seuils de lectures, par la circulation entre les photographies elles-mêmes à travers l'effet de série, etc. Souvenons-nous que c'est ce qu'avait fait en peinture³⁴ Marcel Duchamp lorsqu'il mimait – et en fait s'appropriait – la question du mouvement que Jules Etienne Marey captait dès 1882 par la chronophotographie.

Un autre dispositif, hybride celui-ci, entre une photographie hypermédiatique et une photographie plus conventionnelle incarne cet entre-deux. Il s'agit de SpeicherI³⁵, dispositif de Jörg Sasse. Ce meuble-sculpture est une ar/mé/moire photographique, entendons par là un dispositif de rangement ordonné de plusieurs centaines de photographies, indexées selon des mots-clés et rangées tels des fichiers dans un répertoire. Sa consultation dans le musée nécessite pour le lecteur-spectateur de quérir un agent du musée afin de manipuler les registres, de sélectionner le tableau photographique et de l'accrocher au mur. Toutes ces opérations font partie de l'oeuvre, qui en plus de montrer des photographies, met en scène le processus de choix, de sélection linguistique des mots-clés, d'accès et de manipulation des images qu'opère finalement nos ordinateurs, mais d'une manière analogique.

³³ Catalogue d'exposition (300 pages), édité chez Schirmer & Mosel. Musée d'Art moderne de la Ville de Paris Emmanuelle de l'Ecotais, Anne Dressen assistées de Anna-Sophia Reichelt et Véronique Bérard-Rousseau. Essais de Dominique Baqué, Anne Dressen, Emmanuelle de l'Ecotais, Fabrice Hergott, Maria Müller, Erik Verhagen, Mirjam Wittman et Armin Zweite ; portraits d'artistes par Stefan Berg, Ludger Derenthal, Helmut Friedel, Michael Hentschel, Doris Krystof, Isabelle Malz, Friedrich Meschede, Maria Müller, Pia Müller-Tamm, Alexander Pühringer, Anna-Sophia Reichelt, Rudolf Schmitz, Matthias Winzen... Commissaires d'exposition : K20 - K21 Maria Müller et Isabelle Malz.

³⁴ Duchamp Marcel, Nu descendant l'escalier, 1912, huile sur toile, 146 x 89 cm. Philadelphia Museum of Art, The Louise and Walter Arensberg Collection

³⁵ Sasse Jörg, SpeicherI, 2008, dimensions, matériaux : 187 x 120 x 75 cm, Aluminium, MDF, Glas, Papier, 512 Skizzen

4.2 Hypernavigation

On trouve sur le site du New-York Times une frise³⁶ chronologique des portraits miniatures des présidents des États-Unis d'Amérique, depuis leur premier représentant George Washington en 1789 à Barak Obama en 2009. Ces vignettes photo sont assorties d'un nuage de mots-clés (tag cloud) témoins des termes les plus employés dans leur discours d'investiture.

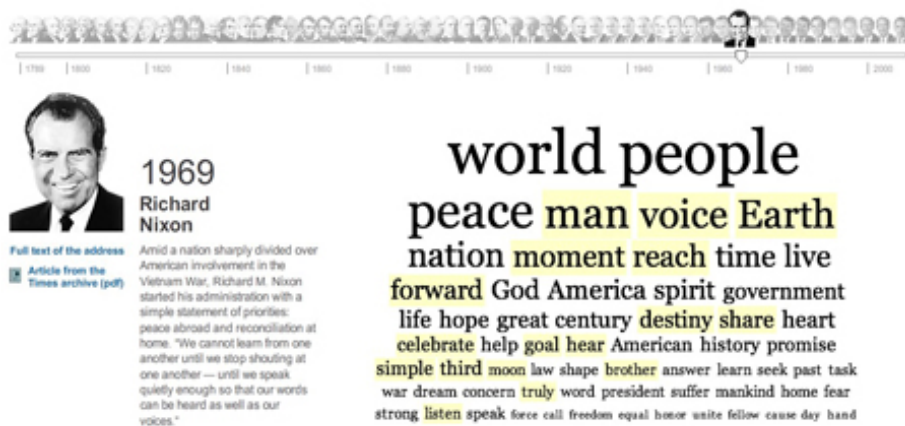


figure 2 – capture d'écran ici avec la sélection de mots clés liée à Richard Nixon

La nouvelle confrontation “mots-images” - plutôt que “texte-image” - qui en naît devient très “parlante” alors que, paradoxalement, elle nous prive (dans un premier temps) de texte. Cette confrontation produit de nouveaux rapprochements de sens dans une apparente économie de moyens, elle établit des proximités entre les termes eux-mêmes, sans doute par le fait que ces mots extraits de leur contexte syntaxique, discursif, prennent une nouvelle valeur : une valeur notionnelle. Les mots-clés représentent en effet bien plus une notion, une idée car ils sont seuls face à d'autres mots, privés du contexte créé par le fil d'un discours. L'indexation de leur taille dans le nuage selon leur fréquence d'utilisation contribue à créer un nouveau rapport de signification qui à la fois se passe de discours et passe, visuellement, avant le discours. Le mode de tri et de sélection du “tag-cloud” est inspiré du ranking, principe à l'œuvre dans l'algorithme du moteur de recherche de Google³⁷. Le nuage de tags crée les conditions d'une nouvelle façon de synthétiser l'information et de la

³⁶ http://www.nytimes.com/interactive/2009/01/17/washington/20090117_ADDRESSES.htm

³⁷ Cassin Barbara, « Google moi », Albin Michel, coll. Ban public, 2007

transmettre. C'est un peu comme si la fonction "d'embrayeur" assortie d'un "rapport associatif" développée par Ferdinand de Saussure³⁸ avait trouvé aujourd'hui les moyens techniques de sortir du monde des concepts pour prendre une forme tangible. C'est par la réduction d'information, sa condensation - qui est aussi le terme qui désigne le processus à l'oeuvre dans les nuages qui se forment au dessus de nos têtes - qu'émergent non plus des discours, mais des ensembles, des zones, des "clusters". Les choses se passent un peu comme si dans nos nouveaux espaces connectés, le langage passait du mode temporel au mode spatial, ce que l'hypertexte avait déjà inauguré mais que les technologies programmatiques (php-mysql, ajax) de l'ère web2 radicalisent. Une image, un nuage de termes notionnels hiérarchisés nous laissent ainsi filer - pour nous mêmes - une histoire, car nous ne manquons pas de contexte, qui vient à nous par tous les canaux informationnels possibles. Cette activité proche de l'annotation qui nous conduit à choisir et proposer nous mêmes³⁹ les mots-clés porte le nom de folksonomie, elle a fleuri avec les systèmes de publication accessibles aux amateurs (blogs). Lorsque le lecteur que je suis teste cette frise de portraits et de mots clés qui ne présente à première vue guère de qualités interactives, je reconstruis mes connaissances et les éprouve face au nouveau type de perception qui m'est proposé. Les tags maintenant très répandus dans les systèmes d'information de la génération "web2", représentent une souple alternative⁴⁰ face à l'exactitude du moteur de recherche hérité de l'ère informatique (*full text* ou recherche "plein texte") ou encore à la présentation alphabétique héritée du livre, de l'encyclopédie totalisante.

La presse quotidienne nous avait habitués à la présentation d'images augmentées d'une légende, environnées d'un chapeau ou accroche et mise en contexte avec le corps du texte de l'article, éventuellement séquencé sur plusieurs pages. Ce mode très organisé, hiérarchisé, créait beaucoup de circulations, de "promenades" dans l'espace linéaire de nos lectures. Il n'a plus cours de cette façon à l'écran où d'autres modalités s'inventent. Bruno Bachimont a montré⁴¹ que le si livre peut être qualifié

³⁸ de Saussure Ferdinand, Cours de linguistique générale, Grande Bibliothèque Payot, Paris, 1916, 1972, 1985, 1995

³⁹ Bachimont Bruno, « Du texte à l'hypotexte : les parcours de la mémoire documentaire », in Technologies, Idéologies, Pratiques. (Mémoire de la technique et techniques de la mémoire, sous la direction de Charles Lenay et Véronique Havelange), 195-22, 1999. Nous nous rapprochons ici des notions de « raison orale », « raison graphique » (J. Goody) et de « raison computationnelle » développées par l'auteur, qui montre comment ces formes de raisons concourent à transformer et à requalifier nos rapports à la parole, à la lecture, à l'écriture. (p.9)

⁴⁰ Notion de voisinage rénovant la question anthropologique de la proxémie de (op. cit.) Edward T. Hall et reprise par Abraham Moles dans sa « Psychosociologie de l'espace », Ed. L'Harmattan, Paris, 1998

⁴¹ ibid. Bachimont Bruno, p. 16

d'hyperdocument notamment par le recours à son appareillage navigationnel et critique, l'hypertexte lui, peut encore souvent être qualifié d'hypotexte dans le sens où il ne crée pas – tel quel – de surcroît d'intelligibilité mais déstabilise le lecteur par l'absence d'horizon de lecture. C'est qu'il reste à appareiller l'hypertexte « d'instruments lectoriaux dont l'utilisation effective correspond à l'actualisation d'une lecture. », permettant ainsi l'avènement du sens.



figure 3 – ici avec la sélection du mot-clé « peace » en situation dans l'interface

Revenons à un usage plus attentif de l'interface du N.Y.Times, qui nuance notre première lecture rapide : si vous cliquez sur un terme du nuage de mots, dans l'exemple que donne la capture d'écran (figure 3), si vous survolez le terme "peace" par exemple, vous voyez dans un petit calque sous le pointeur de souris, que ce mot est utilisé 4 fois seulement par Barack Obama.

Si vous cliquez sur le mot "peace", vous pouvez lire - en contexte - les endroits où le président utilise ce mot dans son discours d'investiture. Mieux, ce petit texte, scrollable, est surmonté d'un mini graphe à barres qui montre en reprenant la même organisation linéaire que la frise des visages des présidents, combien de fois ceux-ci l'ont utilisé. On découvre alors que certains ne l'ont pas utilisé une seule fois... et que d'autres, tels Richard Nixon bat tous les records avec 19 utilisations (figure2).

On s'interroge alors sur le rapport entre la fréquence d'usage d'un mot et sa valeur politique mais ce serait là un autre sujet, pour un spécialiste des questions de lexicométrie⁴². On peut cependant formuler ici quelques interrogations de lecteur. L'usage des mots peut traduire (dans ce contexte) la volonté politique personnelle d'un président mais tout autant l'influence d'un climat et d'un contexte historique et

⁴² Voir le blog de Jean Véronis, Université d'Aix en Provence - <http://aixtal.blogspot.com/>

social donné. Ainsi “peace” est-il plus utilisé par Richard Nixon parce que c’est la marque de sa volonté politique ou a-t-il acquis en pleine guerre du Vietnam une valeur incantatoire pour la faire cesser ? On peut remarquer qu’un autre président l’a aussi beaucoup utilisé, en première position dans son discours : F.D Roosevelt en 1945, juste après la guerre, au moment où les Etats-Unis venaient de se servir de la bombe atomique à peine mise au point, où s’inventait aussi l’ordinateur moderne : le deuxième mot le plus utilisé était “learn”. Ici l’on mesure que la fréquence d’utilisation des termes mérite au minimum une réflexion attentive et au mieux le long temps de la fabrique du sens : lecture, conversations, re-lecture, échanges, croisements, mises en relations, etc. La spécificité de ces dispositifs hypermédiatiques est peut-être de donner à lire et à interpréter à l’aide d’artefacts externes – au travers d’interfaces - avant même que d’avoir commencé une lecture interne ou intensive du texte. L’hypertexte, s’il est bien hypotexte⁴³, c’est-à-dire moins que le texte puisqu’on ne l’a pas même encore lu, n’en est pas moins hypertexte car on l’a comparé et mesuré, on en a évalué la synthèse à l’aide d’instruments graphico linguistiques, bref, nous l’avons perçu et connecté au réseau des autres textes, adoptant d’emblée un mode de lecture global et externe avant que de l’avoir fait selon le mode traditionnel, local et interne. Il est ainsi devenu méta-texte, texte donnant à voir des informations sur les relations externes de ce texte, signalant son nouveau pouvoir de synthèse.

Les nouvelles formes déployées dans cette lecture du N.Y Times (graphes dynamiques, nuages notionnels, liens) ont un fort pouvoir d’engrammer, d’encapsuler d’autres informations, ce sont des formes modulaires complexes de type *méta*. En articulant données statistiques et formes graphiques, fil discursif argumentatif et narratif, hyperliens contextuels et documentaires, ces interfaces se dotent d’un nouveau pouvoir de représentation en devenant des méta signes (signes de signes) mais aussi des hyper signes (dispositif d’accès multidimensionnel). On utilise ailleurs le terme de *méta-tag* pour qualifier les mots-clés et signifier qu’ils représentent un domaine qui excède le pouvoir du seul label des mots. Leur lecture et leur co-présence dans un univers informationnel hautement connecté demande des compétences culturelles en reconfiguration constante, ainsi qu’une certaine appétance technologique, sans lesquelles l’interprétation de beaucoup de ces signes échapperait. L’information était totalement accessible dans l’imprimé parce que sa matérialité possédait une totalité circonscrite et un support non variable : très peu d’information reste cachée dans un livre et c’est en tournant les pages que l’on gère le temps du dévoilement.

Tout au contraire à l’écran, tout montrer est une question qui ne se pose plus. Elle ne le peut plus car la totalité d’un savoir donné est devenue avec les médias de flux connectés, infinie. Il n’est pas anodin que les systèmes graphiques et cognitifs convergent vers des solutions de type méta-cognition hyper-connectées du type de

⁴³ *ibid.* Bachimont Bruno, p. 16

16 - H2PTM 2009

celles que l'on tente d'analyser ici. L'information était stockée comme une denrée stable (écriture imprimée), elle coule maintenant comme un fluide instable (flux agencés). Nous avons besoin de nos mémoires culturelles pour lire et parcourir ces mémoires de stock, nous avons aujourd'hui besoin – et recours à – des outils conceptuels supplémentaires pour naviguer, relier et agencer ces métas blocs d'informations changeantes et spatialisées. Le design d'information ou design de données se trouve au cœur de ces pratiques et de leurs enjeux, côté lecteur comme côté auteur-concepteur, car ces activités réfléchissent et façonnent l'articulation des systèmes médiatiques, sensibles et cognitifs qui sont pris comme nous le sommes, sans cesse dans le mouvement de leur ré-invention.

Luc Dall'Armellina

Merci à Stephan Hyronde pour m'avoir éclairé en de nombreux endroits de cette réflexion, aux membres du Groupe Hypertexte de Paris8-Paragraphe pour m'avoir guidé de leurs critiques, à mes collègues de l'Ecole des Beaux-Arts de Valence et particulièrement à Alexis Chazard, ainsi qu'aux étudiants Design Graphique 4 (0809) pour ces riches partages en modernité qui m'ont attiré jusqu'ici.

Texte paru dans :

H2PTM 2009

1989-2009

rétrospective et perspective

coordination : Imad Saleh, Sylvie Leleu-Merviel, Ybves Jeanneret, Luc Massou, Nasreddine Bouhai

Editions Hermès Sciences - Lavoisier

ISBN : 978-2-7462-2491-9 • octobre 2009 • 457 pages

Prix éditeur : 110,00 €